

SONNET À UNE JEUNE MÈRE

POUR L'ALBUM DE MADAME NELSON LALANDE

Jeune mère, dis-moi sous ce beau rideau d'or,
Quel est l'être béni qui doucement soupire ?
Son souffle est plus léger que le son d'une lyre ;
Jeune mère, dis-moi, quel est-ce trésor ?

Les joyeux rossignols ne chantent pas encor,
Et le tendre gazon n'a point vu le zéphire ;
L'oiseau gai, vers le ciel n'a point pris son essor,
Et les fleurs du printemps n'ont pas paru sourire.

Je n'entends pas encore les rires du ruisseau.
Et j'ouis cependant un chant dans ce berceau :
O femme, quelle est donc cette voix angélique ?
"C'est, répondit la mère, un présent magnifique,
"Une perle brillante, un bijou précieux,
"Un ange souriant que j'ai reçu des cieux."

EDMOND GRIGNON.

Séminaire de Ste-Thérèse, 6 mars 1880.

FOLLE ?...

IV

Il y avait fort longtemps déjà que M. Léon Piélard n'avait écrit à sa filleule. Son cœur aride n'éprouvait aucun besoin de s'épancher en tendresses épistolaires, et puis on espérait alors un prochain abaissement des droits de poste, lequel se faisait beaucoup attendre.

Léonide n'était guère plus désireuse de recevoir les banales épitres de Péronne, et, dans la petite villa des bords de la Marne, si quelqu'un pensait au parrain Léon, c'était précisément la personne dont le parrain Léon s'occupait le moins.

Ursule, par la pente naturelle de son caractère, prenait intérêt à qui lui en avait témoigné, ne fut-ce qu'une fois, ne fut-ce que pendant l'espace de quelques minutes. M. Piélard l'avait parfois jointe à sa sœur dans ses offres maigres, dans ses lettres espacées. L'aveugle en gardait le souvenir. Elle le plaignait de vivre seul, de n'avoir pas su se créer les douceurs d'une famille, et espérait naïvement que le neveu du bonhomme, Eugène Montrel, rentrerait assez à temps en France pour entourer sa vieillesse de soins et d'affection.

Quand elle formulait ses impressions devant Léonide, la blonde fillette haussait les épaules.

— Que nous font M. Piélard et M. Montrel ! disait-elle avec indifférence ; M. Piélard est un vieux garçon égoïste, peu fortuné d'ailleurs, qui n'a pas voulu se donner les charges d'une famille. S'il vit et meurt isolé, il l'aura donc bien voulu. M. Eugène Montrel est, je crois, ingénieur sans grand avenir, sans patrimoine et sans ambition, qui est allé utiliser en Afrique ses talents, qu'il n'avait pas occasion de produire dans son pays. S'il juge à propos de revenir embellir les derniers jours d'un oncle mal léché, je n'y vois aucun mal. Il y gagnera, sans doute, d'hériter de la façon de tanière dans laquelle s'est cantonné mon ours de parrain.

Le parrain Piélard, en une circonstance solennelle, se mit pourtant bravement en frais de correspondance. Sa cervelle paisible avait enfanté un projet qui, dans sa simplicité, ne manquait ni de bon sens ni de poésie.

De la poésie ! Léon Piélard, l'ancien marchand de grains, mettant la poésie en tiers dans un de ses actes ! C'était là chose si rare qu'on eût pu crier au miracle.

Il faut donc avouer qu'une autre imagination, plus sensible que la sienne, avait apporté sa collaboration au projet du bonhomme.

Ce collaborateur inattendu n'était rien moins que son propre neveu, M. Eugène Montrel, un jeune homme de vingt-trois ans, point du tout semblable au commun des mortels, esprit chercheur, cœur plein d'illusions, avec le tort grave d'être sentimental en dépit de la marée réaliste qui déjà montait à la surface de la société.

Cela le faisait trouver absurde par ses camarades, et singulier par les femmes du monde, plus habituées aux madrigaux de salon qu'à un culte sincère. Sa Royauté l'Argent commençait à tout envahir, aussi, un beau garçon qui ne semblait s'en préoccuper en rien, n'était-il pas loin de passer pour une merveille d'excentricité.

Evidemment, Eugène Montrel eût du naître quelques siècles plus tôt, alors que la chevalerie était l'unique loi impérienne ; le choix de sa dame, la grande affaire de la vie : la femme aimée, la plus chère croyance.

Il n'ambitionnait point pour l'avenir un mariage riche, mais seulement un mariage heureux. Ces sentiments surannés, passés à l'état d'utopie dans notre époque si cupide, n'avaient peut-être plus d'autre refuge dans le monde que le cœur de M. Montrel. La chimère d'amour pur, de désintéressement et de fidélité qu'il caressait dans le secret de sa pensée, lui paraissait mériter les recherches de toute une vie.

Quand il exposait, avec la verve entraînée de son âge, ses théories de l'autre monde, les hommes le désignaient avec compassion comme un monomane ; les femmes montraient toutes leurs dents dans un rire immodéré.

— C'est un original ! disait le cœur qui voulait être poli.

Cet original de vingt-trois ans gardait donc la

foi persistante de rencontrer à travers le monde la compagne qui lui était destinée, de la reconnaître entre toutes, de lui dire, d'être cru, d'en faire sa femme et de vivre près d'elle au septième ciel, le troisième lui paraissait trop peu élevé pour y placer l'idole à laquelle il entendait se dévouer absolument, le pauvre rêveur !

Mais où, quand, comment, à quelle date devait-il la rencontrer ?

Un jour, il crut avoir trouvé, et c'est ainsi qu'il collabora au grand projet de l'oncle Piélard.

Parti deux ans plus tôt pour l'Afrique où d'intéressants travaux lui avaient été confiés, le jeune ingénieur revint en France dès que les travaux furent terminés, se fixa à Paris, et crut devoir, avant de parfaire sa nouvelle installation, consacrer quelques jours au dernier parent qui lui restait.

Dans la maison délabrée que M. Piélard habitait aux portes de Péronne, tout était laid, maussade, sans couleur. L'ancien marchand de grains manquait peut-être de goût ; à coup sûr ne manquait-il pas d'économie.

De ces deux causes, découlait l'ensemble morose de cet intérieur. Au milieu des meubles dépareillés, des étoffes éteintes, des vieilleries antédiluviennes dispersées dans les six ou huit chambres froides, un seul objet frappait le regard par son éclat, et le captivait par son charme.

C'était, dans un cadre d'or, la tête vivante, souriante et radieuse d'une belle fille blonde. C'était le portrait de Léonide, apporté quelques années plus tôt, par M. Poncelet, à son fidèle Piélard.

Très jeune encore quand elle avait posé pour cette peinture, médiocre de style, mais sincère et ressemblante, Léonide avait naïvement livré à l'artiste l'expression candide d'une physionomie bien modifiée depuis lors, et la profondeur limpide de grands yeux bleus qu'elle savait, maintenant, baisser savamment.

Le modèle était attrayant, l'expression heureuse, l'œuvre très réussie. L'oncle Piélard la regardait avec orgueil comme l'ornement de la pièce humide et sombre qu'il appelait son salon.

Dès son entrée dans la maison, Eugène Montrel riva des yeux surpris à cette peinture idéale et ne les en détacha plus.

— Que regardes-tu donc là ?... Léonide ?... dit le bonhomme.

— Elle s'appelle Léonide ?

— Oui, un joli nom, hein ?

— Une adorable physionomie !

— C'est ma filleule.

— La fille d'un ami, n'est-ce pas ?

— De mon meilleur ami, Poncelet !... quel brave cœur !

— Vous la voyez souvent, mon oncle ?

— Moi ?... jamais !

— Comment !... une si charmante créature ?...

— ... Qui demeure plus loin que Paris, mon cher.

— Qu'importe !... Vous ne l'invitez pas non plus à venir vous visiter ?

— Ah ! ma foi non, par exemple ! Que diable veux-tu que j'en fasse ici ?

Eugène ne répondit pas. Qu'eût-il opposé à ce qui lui semblait un blasphème ? Les yeux bleus parurent approuver sa réserve ; du fond de leur cadre étincelant, ils jetaient une leur troublante.

— Et les parents de... cette jeune fille ?... reprit-il peu après.

— Elle n'en a plus... c'est-à-dire, j'oubliais... elle a une sœur aveugle.

— Aveugle !... quelle disgrâce horrible !

— Ursule paraît très-contente de son sort.

C'est une bonne fille, pas exigeante.

— Mademoiselle Léonide doit mener une existence bien sérieuse auprès de sa sœur infirme ?

— Pour cela, c'est certain. Ces jeunes filles vivent très retirées, n'étant pas riches, un peu fières, et élevées comme des duchesses.

— Mais, mon oncle, comment n'avez-vous jamais songé... Comment la pensée ne vous est-elle pas venue... enfin, pourquoi n'avez-vous pas offert aux jeunes filles de votre ami une protection plus effective ?

— Oh ! je les protège, mon ami, je les protège.

Je me souviens même de leur avoir offert de venir habiter ici... si le cœur leur en disait.

— Vrai, mon oncle, vous leur avez offert... Oh ! c'est bien cela !

— Mais elles n'ont pas accepté, et tu conçois que j'ai médiocrement insisté pour enlever leur consentement. Deux jeunes filles, dont une infirme !... Miséricorde ! je me serais créé là une lourde responsabilité.

Le dîner était servi. Eugène demeura rêveur en y prenant part. Il voyait flotter devant ses yeux une image délicieuse, attachées aux pas chancelants d'une autre image, attendrissante celle-là, celles d'une aveugle sans autre appui que cette jeune sœur. A l'intérieur, la pauvreté ; à l'extérieur, la solitude. Une idylle au bord de l'eau.

Dans la soirée, on parla beaucoup encore des orphelines ; le lendemain, le sujet ne paraissait nullement épuisé. Le second jour ne s'écoula pas sans ramener fréquemment leurs noms dans les entretiens de l'oncle et du neveu. Enfin, l'un surprit l'autre en contemplation devant le joli portrait, un nombre de fois si considérable, que l'amour de la peinture ne pouvait suffire à expliquer cette persistance.

L'oncle Piélard souriait dans sa barbe et ne disait mot. Parfois il promenait son œil fin de la beauté blonde et riante du cadre à la physionomie brune, intelligente et distinguée du jeune homme.

— Hum !... hum !... Après tout... c'est son affaire ! grommelait-il d'un air de bonne hu-

meur. Moi, je les marierais volontiers... un peu plus tard.

Il connaissait les théories désintéressées de son neveu, ne les approuvait pas, mais avait renoncé à les combattre. Eugène Montrel lui aurait donc appris son mariage avec quelque jeune fille sans fortune, qu'il n'eût pas fait d'objection.

Il arriva ce qui semblait devoir découler du romanesque de ces circonstances. Eugène, encouragé par son oncle, s'intéressa de plus en plus généreusement à cette orpheline inconnue, autant peut-être pour l'obscur dévouement dont il lui faisait honneur, pour sa fierté dans les privations, pour sa dignité dans la retraite, que pour le ravissant visage dont il ne savait plus détacher son regard.

Mais lorsqu'il exprima le désir d'être présenté aux deux sœurs, de s'en faire estimer, d'obtenir le cœur, la main de l'une d'elles, l'oncle s'interposa vertement.

— Pas de ça ! dit-il avec sa rondeur habituelle. Je n'entends pas qu'un songe-cœur de vingt-trois ans, qui devrait penser à étendre sa position, ses relations, ses affaires, au lieu de penser sitôt au mariage, aille jeter le trouble dans la tranquille intérieur des petites Poncelet. Ces enfants-là ne voient personne, ne reçoivent personne, vivent en recluses. Ton apparition suffirait à les compromettre, et d'ailleurs, à la façon dont tu dévisages le portrait, je suppose celle dont tu t'extasierais devant le modèle.

— Eh bien ! mon oncle... puisque vous devinez à merveille mes intentions...

— Je devine que tu ne feras jamais que des sottises, si je ne m'en mêle.

— Soit ! celle-ci me paraît bonne à commettre.

— Je n'y mets pas d'obstacle. Seulement, je veux crier "gare !" à ma filleule.

— Et pourquoi donc la mettre en garde contre moi ?

— Tu ne comprends pas. Il ne s'agit que de l'avertir... la préparer ; mais je l'avoue, je m'explique mal... En un mot, je vais, si tu persistes, lui écrire que j'ai un prétendant tout trouvé, et lui demander la permission de le lui présenter moi-même.

Eugène embrassa follement cet oncle barbare qui ne mettait d'entrave à son rêve que pour mieux le servir.

Au fond, l'oncle Piélard trouvait l'idée heureuse... Un mariage réunissait son dernier parent à l'orpheline de son dernier ami. Ni l'un ni l'autre n'étaient riches. Ce serait donc un placement tout naturel pour ce que l'ancien marchand de grains, qui n'aimait pas à parler de sa mort, appelait ses "petites économies."

Sa lettre aux orphelines ne manqua pas d'originalité. D'ordinaire, il écrivait à Léonide seulement. Cette fois, en raison de la gravité des circonstances, il admit Ursule à l'honneur de sa correspondance.

"Mes bonnes petites amies, écrivit-il, je viens vous faire part d'une chose assez curieuse pour qu'un romancier la mit dans ses livres. Moi, qui ne suis pas romancier, heureusement — car ce ne doit pas être amusant du tout d'aligner des phrases les unes après les autres, pour faire pleurer les âmes sensibles et rire les gens bien portants — je vais vous raconter ça sans y mettre ni phrases, ni malice, ni guirlandes d'aucune espèce.

"J'ai un neveu, Eugène, dont votre père a dû vous parler, un charmant garçon, juste un peu plus âgé que vous, Léonide, juste un peu plus jeune que vous, Ursule. Il arrive d'Afrique, pas mécontent de son voyage, mais pourtant satisfait de voir autre chose que des maisons sans fenêtres, du pavé au lieu de sable, et des femmes trotinant dans les rues au lieu des paquets d'un blanc sale qui, là-bas, représentent en public l'espèce féminine.

"Car il était dans je ne sais quelle bourgade africaine, près du désert, occupé à la création d'usines superbes auxquelles je souhaite bonne chance. Après un tel régime, on rentre affamé de civilisation, de famille et d'affection. Pour satisfaire ce premier désir, il s'installe à Paris ; pour le second, il n'avait rien autre chose à faire, hélas ! que de venir visiter son vieil oncle. Quant au troisième... ah ! ma chère Léonide !

quelle imprudence vous avez faite de m'expédier autrefois votre portrait ! Sa seule vue a enflammé mon africain. C'est juste ce que je cherchais. J'ai craint d'abord un feu de paille, et me serais bien gardé d'y jeter la douche du raisonnement, de peur de l'activer. Ma belle petite, l'incendie n'a pas arrêté ses ravages, il s'est localisé, gagnant en profondeur, tant et si bien, que je prends le parti de vous y intéresser. Vous saurez qu'Eugène a du cœur plus qu'il en faut pour être heureux, de l'esprit assez pour avoir deviné que vous étiez un trésor... oh ! pardonnez-moi, ma petite, je crois que je viens de faire une phrase de roman. Bref, il gagne largement une vie honorable, et, si une femme sait borner ses désirs, elle est certaine de trouver près de lui de l'indépendance, de l'aisance et, j'en ai la conviction, du bonheur. Et puis, j'ai bien quelques petites économies qui ne lui échapperont pas. Je vous prévient, par exemple, que je mettrai de l'entêtement à ne pas m'en aller trop tôt de ce monde. Je prévient de même Ursule que mon neveu est un chevalier du moyen âge, endormi par un sortilège et réveillé depuis peu. L'idée d'avoir une belle-sœur infirme à combler de soins, d'attentions, de délicatesses, est un devoir qui l'attire, un attrait de plus à l'union qu'il sollicite. Se dévouer aux siens lui paraît aussi naturel que cela paraît difficile à d'autres, même à moi. Il a des idées spéciales sur le culte qui se doit rendre à l'épouse, au foyer, à la mère près du berceau. C'est magnifique ! j'en ai

presque pleuré, car, de nos jours, on devient si matériel ! On cherche la fortune. Lui, ne cherche qu'un cœur. Je m'imagine, ma petite, que le votre, malgré tout son mérite, n'a pas dû recevoir encore de sollicitations bien fréquentes. Votre cher père n'avait qu'un défaut, mais il était complet, celui de ne pas prévoir l'avenir. On m'a beaucoup plaisanté dans ma vie sur ma prévoyance ; j'ai laissé rire, et, si j'avais des enfants, ils auraient de quoi s'établir déceimment. Enfin, ceci est de l'histoire ancienne. Je reviens à mon histoire... moderne. Vous a-t-elle amusées toutes deux ? Léonide veut-elle un bon mari, fort agréable à voir et à entendre ?... Ursule veut-elle un appui ?... Si oui, dites-le, mes enfants ; je suis capable de faire une folie, quoique les folies soient coûteuses et dangereuses, à soixante-dix-sept ans : je suis capable de vous amener mon prétendant, avec tout le cérémonial usité pour les présentations officielles. Donc, vite une réponse à votre vieil ami et parrain.

"LÉON PIÉLARD."

V

La lecture de cette longue lettre, où le digne parrain s'était montré, tout à fait à son insu, presque aussi prolix que les faiseurs de phrases, qu'il daubait si gaiement, souleva dans le petit salon des orphelines un flot d'exclamations diverses, à mesure que se déroulaient les quatre pages.

Le parrain Léon se souvenait d'Ursule !... Il faisait l'éloge d'Eugène Montrel !... Il voulait marier Léonide !... Que de sentiments dont on le supposait peu capable ? Que d'événements possibles groupés entre ces grandes lignes irrégulières et pressées.

Il y avait une confuse gratitude dans l'accent de la jeune aveugle, plus touchée qu'elle n'osait le laisser voir d'une pensée venue jusqu'à elle.

L'accent de Léonide exprimait la surprise immense, nuancée d'un involontaire dédain.

Que lui offrait-on, en effet ?... Un mariage pauvre. Était-ce la peine d'avoir gardé pendant plusieurs années une indifférente attitude pour témoigner, sous cette forme mesquine, un tardif intérêt à sa filleule ? Le parrain Léon la croyait plus délaissée qu'elle ne l'était réellement, et ne paraissait pas d'ailleurs soupçonner que la beauté peut, dans certains cas, remplacer la dot absente.

Peut-être, si ce jeune ingénieur inconnu avait eu l'esprit de se présenter quelques semaines plus tôt, lorsque, dans sa retraite morose, la blonde fille du professeur ne voyait poindre ni une distraction, ni une espérance, sa recherche désintéressée eût-elle acquis de sérieuses chances de réussite.

Aujourd'hui, la silhouette sèche, morose, laide et dorée d'un autre prétendant se profilait à l'horizon de ses rêves positifs. Son silence causait, il est vrai, quelques appréhensions, qu'un prochain avenir ne pouvait manquer de dissiper. Abandonner cette proie presque assurée pour l'ombre d'une union médiocre, eût été folie pure.

Léonide était si bien de son époque, calculatrice jusque dans les questions de sentiment, qu'elle n'éprouva même pas les incertitudes si pénibles aux âmes timorées, et si naturelles dans le manque absolu de direction morale, où la mort de leur père les avait laissées toutes deux.

Ursule ressentait d'une manière toute différente les délicates impressions féminines, dont toute manifestation extérieure semblait lui être interdite par son infirmité.

Quelques mots de la lettre de M. Piélard la frappèrent, dans leur naïveté un peu brutale, comme la révélation d'un caractère. "Il a plus de cœur qu'il n'en faut pour être heureux," disait le parrain, en parlant d'Eugène Montrel. "Se dévouer lui paraît aussi naturel, à lui, que difficile aux autres," disait-il encore. De la longue missive, ces paroles typiques étaient celles qu'Ursule n'oubliait pas.

Pour elle-même, et si douces que fussent les perspectives offertes à sa faiblesse par cette protection effective, Ursule ne se permettait pas de rien désirer. Pour sa sœur, elle désirait tout.

Pauvre fille ! Ce tout se résumait dans l'aisance et l'affection, un bon mari honnête et tranquille, de beaux enfants qui la mèneraient plus tard par la main, en lui laissant, par leurs caresses, l'illusion de la maternité.

Léonide voulait bien écouter les timides objections de sa sœur aînée, que son malheur incurable plaçait en réalité sous sa complète dépendance. Elle ne manquait jamais aux regards que méritait ce malheur, mais elle ne tenait aucun compte des divergences d'opinions qui se produisaient quelquefois dans leur intérieur.

Il en fut, en cette circonstance grave, de même qu'en mille petites rencontres sans importance. Léonide promit de réfléchir, par complaisance, lorsque déjà, dans son cerveau plus incliné vers les chiffres que vers la poésie, toute réflexion lui paraissait complètement inutile.

Les convenances lui imposaient aussi un délai de quelques jours avant de faire entendre à M. Léon Piélard que sa jolie filleule avait de plus hautes ambitions. Son habileté pouvait amener d'ici là quelque solution désirée.

Ma lame de Semoulin fut l'instrument affectueux de cette solution. L'excellente femme, qui regretta avec un peu d'apparat et un chagrin très réel, le mari que lui avait enlevé un caprice de la Marne, ne savait rien au monde de meilleur qu'un ménage bien uni, des enfants chrétiennement élevés, les paisibles joies du foyer accompagnant jusqu'à la tombe la femme de devoir.